

LA PLACE DES RÊVES OU L'ENVOLÉE POÉTIQUE DES FEMMES

Christine Buci-Glucksmann

Soit une fiction, qui définirait un lieu, ce quartier Balzac-Touraine de Vitry-sur-Seine, parcouru de rues très féminines : Elsa Triolet, Simone de Beauvoir, Olympe de Gouges. Et vous découvrez une étrange plaque au sol, fixant le récit d'un habitant, Jeannot. Il évoque ce lieu hors du temps, une ancienne sablière, où les habitants se réunissaient pour manger, danser et faire de la musique. Un jour, arrive un groupe de jeunes filles. L'une, Léna, sort du groupe « et s'envole dans une danse magnétique ». Jouant avec la lumière, « par magie les mains se renvoient des arcs de lumière ». Ainsi naissent les archives d'un temps passé-présent et sa légende. Vous aurez peut-être la chance de percevoir ce « tatouage de lumière colorée » qu'évoquait Jeannot, pour mieux partager « ici même un rêve, en serrant les mains d'un passant ou d'un ami ».

Cette place, que j'appellerais volontiers Place des rêves, est à l'origine de l'hommage poétique fait par Cécile Pitois aux femmes du quartier et à toutes les femmes : La Danseuse de lumière et ses Arcs, réalisé dans la cadre d'une commande artistique pour la ville de Vitry-sur-Seine. Une fiction réelle, issue de rencontres, de parcours et de discussions avec les habitant(e)s, qui donna naissance à une œuvre, à sa forme poétique et à ses rituels. Voir le lieu, mais avec le regard de l'imaginaire, comme dans tout le Land Art. Car les lieux sont porteurs d'une cartographie affective faite de souvenirs et de devenirs, de traces et de signes. Toute une géographie historique et intime dessinant un territoire. Aussi, « la pensée de la trace s'appose, par opposition à la pensée du système, comme une errance qui oriente » (1). Faite de temps mêlés, d'événements stratifiés incertains et toujours menacés, elle construit cette « philosophie de la relation » chère à Edouard Glissant, une « poétique du divers », créateur d'un lieu de partage.

Une danseuse donc, dans sa double envolée. Vers le ciel, sur une colonne verte de 7 mètres. Vers la terre, dans une robe rose indien animée d'un mouvement tournant, le regard et les mains vers le bas. Inspirée d'une photographie d'Isadora Duncan dansant au bord de la mer, elle est l'image même de la liberté. Car elle danse entre ciel et terre, opposant le mythe d'un féminin universel à cet autre mythe d'envol, celui d'Icare. Défiant l'interdit paternel, ivre de sa liberté, il se brûle les ailes et tombe dans la mer. La danseuse ne tombe pas. Sur un pied, prise dans une spirale, elle reste en un équilibre fragile, pleine d'une énergie inlassable. Celle des femmes de Vitry dans ce quartier à la population mélangée, avec ses écoles, son centre social et sa mosquée. Et même son souvenir douloureux. C'est là, dans ce quartier, qu'une adolescente, Sohanne Benziane, a été brûlée vive. Un conflit d'amour et de jalousie qui tourne à une tragédie insoutenable.

Le point de départ de la marche des femmes du quartier en signe de protestation et du mouvement Ni putes Ni soumises, qui n'a cessé de lutter contre toutes les violences faites aux femmes.

Dès lors, comment « partager » toutes ses strates de la mémoire et ces temps multiples ? Comment suggérer ces arcs du récit de Jeannot, cette lumière colorée et changeante pour en faire une écriture du présent et du futur ? Car tout rêve, et plus encore les rêves collectifs qui motivent une communauté en lutte, est fragile. Et c'est cette fragilité d'un éphémère cosmique et humain qui servira de lien. Car l'éphémère n'est pas le seul instant comme coupure du temps. Il est ce passage du temps rendu sensible et positif. La danseuse tient dans chaque main un prisme qui décompose la lumière et la projette sur le sol. Un moucheté d'effets d'ombres et de lumières colorées, qui semble donner raison à Junichiro Tanizaki dans son Éloge de l'ombre « le beau perd son existence si l'on supprime ses effets d'ombres ». Juste perceptibles, en résonance, les « arcs » de la légende sont là, plus ou moins secrets, entourant le banc circulaire créé au pied du mât de la

danseuse. Un lieu de réunion et de partage. Car, à l'image de l'œuvre qui s'élabore à partir du lieu, le spectateur lui-même se déplace, pris dans de multiples directions. Comme si toute perception était doublée d'une contre-perception dévoilant peu à peu l'invisible du visible, la lumière de l'ombre. Alors vous êtes dans l'œuvre, vous êtes l'œuvre, dans tous ses horizons de sens et de vie.

La lumière envahira finalement tout le quartier, grâce à un dispositif élaboré avec des scientifiques. Mettre un prisme à certains lampadaires du lieu, créer un immense « tatouage » lumineux. La lumière, avec toute sa symbolique cosmique ou sacrée finit par créer un rituel. Celui d'une pratique collective et d'une mémoire individuelle et collective qui permet un à-venir de lutte potentielle. Plus jamais ça. Plus jamais ce sexisme meurtrier, cette haine de l'autre, cette mort barbare. Oui, à l'accueil et au temps de l'autre, à la liberté des songes, dans un monde miné et fragmenté par toutes les inégalités et les divisions.

La fiction, la forme, le rituel : trois temps à l'œuvre dans tout le travail de Cécile Pitois, pour transformer une simple place en Place des rêves. Cette temporalité spécifique, que j'ai bien connue au Japon, se double toujours d'un élément léger, aérien, qui sert de matrice au rêve. Ainsi des étoiles dans une autre œuvre, Le Refuge des rêves, qui métamorphose l'une des entrées de logements sociaux en voute céleste de rêves enfantins. Ainsi des nuages, avec leur symbolique volatile et suggestive, dans Les nuages sont les racines de notre terre, sur les traces de Novalis. Ou encore ce funambule, Philippe Petit, sur un fil tendu entre les Twin Towers aujourd'hui disparues, réalisant un rêve de l'impossible dans 7 Minutes of peace à New York (2008). Au fond, il s'agit toujours de s'affranchir des contraintes du réel et de la ville avec ses murs et ses fragmentations, pour mieux créer une émotion et « danser » sa vie. Tel Daniel Larrieu sur une poutre métallique dans Crossing the line à New York en 2007. La danse, toujours la danse, si chère à Matisse. Son mouvement tournant et son corps en apesanteur voué à tous les risques et à toutes les grâces.

Avec toutes ces métaphores de légèreté et d'envol qui suggèrent toujours le temps, un temps fugace et fragile capté là dans l'un de ses moments, Cécile Pitois élabore une poétique de la ville ouverte à tous les rencontres, dans les « passages » d'art, avec leurs modulations et leurs temps distendus. Telle cette envolée poétique de la danseuse des lumières, pour vous, qui vivez dans le quartier de Balzac-Touraine ou à Vitry. Pour moi aussi, et pour toutes les femmes :

« Ces rêves qu'on retrouve, ces rêves rerêvés qui vous ramènent à une maison qu'on n'aura jamais vue, un monde uniquement nocturne, avec ses fleurs et ses lumières » .

Aragon, Le fou d'Elsa

Christine Buci-Glucksmann

Philosophe française et critique d'art, spécialiste de philosophie politique et d'esthétique

In Cécile Pitois La danseuse de Lumière et ses Arcs / catalogue monographique / 2017

—

1) Edouard Glissant, Philosophie de la Relation, Gallimard, 2009.

2) Pour les œuvres citées dans mon texte, je renvoie au livre de Cécile Pitois : Sculptures à souhait, Archibooks, 2013.

Sur l'éphémère, cf. mon livre : Esthétique de l'éphémère, Galilée, 2003.